

BENOIT SÉGUIN



ET LE VENT A SOUFFLÉ  
SUR LA GLAISE

ROMAN

Le jour

# Table des matières

Premier souffle . . . . .	7
Deuxième souffle. . . . .	13
Troisième souffle . . . . .	19
Quatrième souffle . . . . .	33
Cinquième souffle . . . . .	45
Sixième souffle . . . . .	57
Septième souffle . . . . .	63
Huitième souffle . . . . .	73
Neuvième souffle . . . . .	85
Dixième souffle . . . . .	95
Onzième souffle . . . . .	109
Douzième souffle . . . . .	123
Note de l'auteur . . . . .	131
Remerciements . . . . .	133

## Premier souffle

---



**U**n vent caressant agite le ruisseau et laisse en surface de petits cercles qui grandissent et grandissent et grandissent encore, qui se touchent et s’embrassent, qui s’unissent jusqu’à devenir un immense rond aspiré par le ruisseau.

Nous sommes au cœur d’un village d’aujourd’hui, d’hier et de demain, où le temps se fige dans le vent toujours présent, toujours rond, sans ennemis ni rivaux, un vent que l’on appelle par son nom. Suivez-le : entrez dans ce village ordinaire d’un siècle sans âge, sans autre monument que l’esprit de son vent.

Le voilà qui pique vers une vieille grange frissonnante, remuant les bottes de foin qui y dorment depuis toujours et qui ont fait sautiller des générations d’enfants, qui exhalent toujours ce

même parfum de cheval, de vache, de mouton, de poule et de tant d'autres bêtes ayant vécu sous la protection de ce bois grisâtre, qu'un peintre cherche à figer sous ses plumes.

Le vent fait carillonner les outils désuets suspendus aux poutres de la grange, aux murs et même au toit si haut, cathédrale dentelée de vieilleries métalliques : fers à cheval et pics à glace... pelles et fourches obsolètes... clés antiques pour serrures inexistantes... Rien à jeter. Que de la rouille. Mais il y a aussi ce tracteur tout neuf aux roues immenses chargées de boue de printemps, un tracteur debout qui vous parle de cycles et de fumier. La terre n'attend pas. Les semences d'abord.

Le vent sort par les commissures des planches et fuit vers le cimetière d'autos avec ses mille carcasses empilées d'où s'échappe un liquide pustuleux qui coule lentement avec le vent jusqu'au pied de la côte. Le vent s'élève ; il enjambe le ruisseau et va souffler de l'autre côté, au dépanneur-station-service-bureau-de-poste. Les potins. L'oreille de la caissière qui sait tout et qui ne dit rien, ou presque. La porte qui ouvre et l'air qui entre. Le frais, le chaud. Mais laissons la caissière à son silence bavard, et file le vent au-dessus du ponceau jusqu'à la petite école, cette grande famille de frères et sœurs, de cousins et cousines, de voisins et voisines, ce gros poumon à briques rouges fait de deux étages de soupirs et d'un sous-sol de souvenirs. Le vent entre, personne ; alors il part en quête de sa marmaille qui piaille dans la cour de récréation toute

verte, bordée d'ormes centenaires, des ormes patriarches qui veillent sur les terres là-bas, sur l'orge somnolent, sur le tracteur qui s'entête à refuser que l'on coule de l'asphalte sous ses roues.

La mémoire, c'est la terre, l'eau et le vent; alors à tout prendre on gardera nos champs, nos forêts, nos érablières, notre ruisseau, notre souffle.

Et voilà le vent qui compte en rafales, vingt, quarante, soixante enfants... quatre-vingts... et quatre-vingt-trois! Le compte est bon, pas un seul absent aujourd'hui. Il dépose une longue caresse sur ces petites têtes qui crient à l'unisson «bye-bye Vayou!», et sans se retourner, le vent flotte au-dessus du chemin, il va saluer les morts au cimetière... puis il s'invite dans l'église par la seule fenêtre ouverte: venez, infidèles, videz le vide! Un bref tourbillon dans le chœur; un souffle dans les pages de cette Bible ouverte; un murmure de bénédiction; et hop, Vayou-le-vent monte en flèche jusqu'au clocher où l'attendent les pigeons pour fuir vers les nuages et faire un tour de village. Pour rejoindre cette nuée de bernaches en route vers le grand fleuve.

Mais presque aussitôt Vayou redescend et va raser la terre, agiter les feuilles, respirer les tulipes et les lilas triomphants. Il secoue les arbres à fleurs, qui sont au sommet de leur art. Et tout ce foisonnement de vert! Ces feuilles gorgées de chlorophylle, cette herbe franche des terres argileuses, cette nature sauvage et domestiquée, ton sur ton, d'autant plus verte ces jours-ci que l'on sort à peine de la grande brunure du

printemps et, avant elle, de la longue nuit de l'hiver.

Érables, tilleuls, ormes, peupliers : Vayou fait vibrer tous les arbres du sommet à la souche et les feuilles frémissent, les branches se balancent, les troncs ondulent. Voilà qu'il achève sa tournée en allant butiner les croix de chemin au sortir du village. Une blanche au cœur rouge. Une beige toute fleurie. Une brune croisée de faucille, de pioche et de marteau. Puis il remonte et prend de l'altitude, il voltige lentement jusqu'au rang des Germinations et jusqu'au lointain chemin de fer, quand soudain tout se fige : un coup de feu a retenti à l'autre bout du village !

Vayou est suspendu entre ciel et terre.

La nature se tait.

Ce n'est pas la saison de la chasse.

Aussitôt alerté, le vent s'enroule en trombe et remonte furieusement les méandres du ruisseau vers l'autre extrémité du village. Rien ici. Rien là. Rien nulle part, sans doute une fausse alerte. Le calme revient peu à peu. Le vent se fait brise. Il siffle doucement le long du ruisseau où il croise une femme d'âge mûr qui marche lentement, seule et nue, en s'appuyant sur une branche.

Le corps de cette femme est couvert de glaise.

Au sommet d'une butte, non loin, affleure un homme qui tient sa carabine d'une seule main. Il n'est pas méchant, ce voisin : juste un peu mauvais tireur, par exprès, pour éloigner les marmottes. Et sans doute pour s'annoncer.

« Salut, la Marchante ! »

Elle s'arrête. Elle agite la main.

Un long silence.

La marmotte a disparu. Le vent aussi.

«Grand merci pour vos bons soins : ça marche, votre affaire ! Au début, ça fait un peu mal, vous aviez raison, mais après... Y a du monde au village qui voudrait savoir si vous pouvez leur en faire à eux autres aussi ! »

Elle reste là, sans bouger.

Sa tête dit non.

«Bon, ben, j'insiste pas. Mais vous direz à vot' fille que sa flûte est prête. Je l'ai laissée sur mon balcon. »

Sans cacher son corps d'argile,  
elle se retourne et marche  
lentement dans l'eau,  
vers sa maison,  
tout au bout  
du rang.





## Deuxième souffle

---



« Sauter sur la roche, Djenny, atterris d'un seul pied! C'est ça. Maintenant, sers-toi de tes bras pour l'équilibre et dépose le pied gauche très lentement... soulève le droit... respiration... les pieds sauvages... et reste comme ça : je vais compter jusqu'à cinq. »

Du haut de ses neuf ans, la fillette obéit à sa grande sœur en ricanant devant son pied nu. Elle l'implore de garder l'équilibre tout en le déstabilisant de vives secousses du bassin.

« Cinq! »

La petite blonde relâche son souffle.

« Excellent, dit la sœur, maintenant dépose ton pied encore plus lentement. Tu dois sentir le sol. »

Elle fait une grimace et se dépose au ralenti, en gestes découpés.

Talon. Plante. Orteils.

« On recommence ! »

Elle ne comprend pas tout, mais elle obéit sans réserve, sans réfléchir, trop heureuse d'être avec sa grande sœur presque adulte, qui lui répète chaque jour qu'il « faut pas trop réfléchir, sinon... faux pas ». Sentir. Toujours sentir. Apprendre à être bête par ses pieds ; bête comme ses deux pieds. La fillette s'exécute. « *Go*, Djenny, roule le pied, de l'extérieur vers l'intérieur... et les orteils en cascade !

– Ben là, proteste l'enfant, c'est pas toujours facile ! »

Et elle se met à sautiller sur place, comme un ressort, jusqu'à ce que la grande Isadora pointe un sentier derrière la maison : « Marche, je te suis. » Djenny doit apprendre à déposer son pied sauvage, toujours de la même façon, peu importe la surface ou l'humeur. Que le pied soit nu ou chaussé.

« Stop ! »

Elle fige.

Isadora, qui marche aussi pieds nus, observe cette posture d'animal traqué : les pieds en V, les genoux pliés, le dos arqué, les poings crispés et le souffle retenu.

« Bravo : t'es prête pour la contre-attaque ! »

La petite relâche son souffle et se remet en gambade tandis qu'une nuée de bernaches file vers le fleuve en dessinant un immense V, un V intrigant, cassé, irrégulier à cause de ces oies marginales qui volent dans l'anarchie ou le refus du groupe.

Étrange vérité.

« Le pied doit propulser le sang vers le haut, Djenny : c'est ton retour veineux !

– Je sais, dit-elle en soupirant, le-pied-est-un-second-cœur... »

Isadora caresse sa longue crinière noire en souriant. Rien n'est plus beau dans sa vie que de voir sa petite sœur marcher en forêt.

Ici, le chemin se divise en deux. À droite, une montée rocheuse ; à gauche, un sentier plat. Djenny vire à gauche. « Stop ! » Erreur, elle fige. Elle recule d'un pas et saute sur une roche à sa droite pour s'engager dans la montée, en s'aidant de ses mains comme un petit singe. Isadora la suit en riant et en roulant ses pieds nus à travers les obstacles. La voilà bientôt au bout de la montée, au sommet, tout juste derrière son élève.

Là, un tronc mort. « Enjambe. »

Là, une roche. « Saute. »

Une autre roche. « Dépose ton pied. »

Elle la félicite en lui assénant une taloche derrière la tête.

« Et rappelle-toi qu'il faut toujours choisir le sentier le plus difficile. »

Mais la fillette, entre deux souffles, corrige sa sœur : « Sauf si c'est trop dangereux ! »

Parfait. Parfaitement bête.

S'ensuit la descente dans les roches traîtresses, avec leur mousse humide qui fait perdre pied. Il faut sentir le sol et faire gaffe. Peser le poids du corps. Bien se déposer en suivant la trajectoire naturelle du pied, la trajectoire innée, mille fois millénaire.

À mi-côte, la mousse ayant disparu, les deux sœurs se risquent à leur jeu préféré : le ski-roches, une descente ultrarapide faite de

petits sauts téméraires, les pieds collés. Étrange slalom. Isadora est stupéfaite des progrès de sa sœur, de son sérieux, de son agilité. De sa grave légèreté aussi. Au pied de la pente, elle agrippe sa tresse blonde et la tire vers l'arrière.

« Bonne petite pouliche ! »

L'enfant ricane, *hi-han, hi-han...*

« Espèce de nouille, Djennouille, tu hennis comme un âne !

– C'est parce que j'ai une tête de mule ! »

Et la fillette donne un coup de coude dans les côtes de sa sœur, elle libère sa tresse et se remet à courir jusqu'à ce qu'Isadora l'arrête : « Hé hé hé, sacripante, on n'a pas fini ! » Elle se cabre comme une bête de trait tirée par des guides virtuels ; elle hennit à la perfection, brave petit cheval... et vlan ! Elle trébuche sur une racine et tombe à la renverse dans une flaque de boue.

« Bonne affaire de faite, tête de mule ! »

Djenny rit de plus belle. Pas Isadora.

« Lève-toi, retire ton short et ton chandail et donne-moi tout ça. »

Djenny se lève ; elle piaffe dans sa flaque en chantonnant et en se dandinant le derrière comme un canard, quand soudain, en sens inverse, un souffle puissant balaie le sentier et vient tourbillonner autour du corps de Djenny, aussitôt asséché... puis le vent se calme et caresse la longue crinière noire d'Isadora, qui respire profondément, les yeux fermés, en disant : « Reste un peu, s'il te plaît, on a besoin de toi ! »

Djenny le salue par son nom, « merci, Vayou! », et se met à badigeonner ses jambes laiteuses de cette glaise *qui pousse partout*, cette glaise que maman aime tant qu'elle s'en met jusqu'au cou quand elle marche dans le ruisseau. Vayou quant à lui reste un long moment autour d'Isadora, soulevant ses cheveux en spirale, effleurant son visage, son cou, glissant le long de son corps. Puis, sans raison, il se met à tourner en sens inverse et voilà que les cheveux d'Isadora s'emmêlent et s'entortillent. Le vent perd sa chaleur, il devient tiède, inquiétant, confus... Dans un furieux bruissement de feuilles, il s'éloigne en direction du ruisseau qui porte son nom.

« Vite, Djenny, il veut nous dire quelque chose, pique à gauche, *go go go!* »

Avec ses jambes de glaise, la fillette file dans le sentier qui mène au ruisseau, elle presse le pas en roulant le pied, elle pique à gauche, glisse, se relève, fonce : ce vent d'urgence lui fait craindre le pire. Elle se met alors à courir tellement vite qu'elle a tôt fait de distancer sa sœur.

Et soudain : « Maman ! »

Isadora vole jusqu'à elle.

Djenny court dans l'eau, elle brave la crue de ses pieds nus qui labourent le lit du ruisseau Vayou, elle remonte le courant, elle souffre, elle court... le souffle court... et soudain ses pieds s'arrêtent. Elle fige. Là, devant elle, sa mère gît dans l'eau, la tête appuyée sur un arbre mort ; le corps nu, couvert de glaise. Une branche cassée flotte près d'elle. Aucune trace de sang.

Isadora s'élance à son tour dans le ruisseau et la voilà bientôt à côté de Djenny qui hurle à fendre l'eau. Isadora gifle sa mère : aucune réaction. Elle pose l'oreille sur sa poitrine, elle écoute son cœur. « Il bat ! » Elle secoue la tête, les épaules, le bassin ; puis ses mains descendent le long des jambes inertes de sa mère, par secousses, jusqu'aux pieds de glaise qu'elle se met à masser nerveusement.

« Maman, maman... c'est moi, maman ! »  
La mère ouvre enfin les yeux. Vitreux.  
Visage blême, haleine fétide.  
Un long silence de larmes  
tombe sur le ruisseau.

Le vent tourbillonne autour,  
il scelle ces âmes liées  
puis il s'envole,  
soulagé.